



## 22 millions pour Neymar

ception d'un mode de fonctionnement archaïque. Les investisseurs américains ne sont pas là juste pour cracher de l'argent ou subventionner le foot européen, comme une version sportive du Plan Marshall. Les Private Equity Funds ciblent les clubs à la recherche d'un nouveau propriétaire et/ou en difficultés financières. Investir 222 millions pour Neymar ou sortir 250 millions comme Chelsea en période covid n'est pas leur style. « Sans doute car ils ne doivent pas blanchir de l'argent comme pouvait le faire Abramovich », remarque cyniquement l'Trudo Dejonghe.

### 3 Un business model affranchi des régulations strictes du sport US

Les investisseurs peuvent débarquer par hasard (Duncan Niederauer, ancien PDG de la Bourse de New York, a racheté Venise parce que sa femme était amoureuse de la ville!) et doivent découvrir les subtilités européennes de la rétrogradation... mais les motivations sont claires. « Le fait de pouvoir investir dans un club de division inférieure et monter en D1, voire jouer en Coupe d'Europe par la suite est un autre débouché, purement sportif, très intéressant », note Matthias Van Halst. « La grosse spécificité de la gestion sportive à la nord-américaine, et qui n'existe pas en Europe, c'est la quantité astronomique de règlements qui régissent la composition d'un noyau. Plafond salarial, salaire minimum et maximum que l'on peut payer à un joueur, statuts particuliers de certains joueurs dans un effectif, etc. » Le championnat de Belgique est perçu comme une ligue où les jeunes reçoivent leur chance et un tremplin vers les plus grands championnats. L'aspect trading est donc important. « Et comme la législation est très permissive... », ajoute Trudo Dejonghe.

Un club de football est un investissement parmi un large portefeuille. La proximité d'un pôle économique, les

perspectives immobilières sont des motivations importantes, tout comme l'ancrage du club dans la communauté... et l'avantage proprement dit d'être en première ligne dans tous les deals en tant que propriétaire d'un club, a fortiori plusieurs si un réseau se constitue. Pouvoir gérer directement, sans intermédiaires, les revenus du club (perception des droits TV, primes de participation à certaines compétitions) et l'aspect transferts (indemnités de formation, plus-value sur des jeunes formés au club, revente). Dans cet ordre d'idées, l'utilisation des data pour optimiser le recrutement, glorifiée en baseball par Billy Beane (incarné par Brad Pitt dans le film « Moneyball ») qui est désormais impliqué à... AZ Alkmaar, est au centre de la politique de la nouvelle génération d'investisseurs. « Il est difficile de dire si les Américains sont plus sûrs que les investisseurs plus exotiques, tant il y a des profils différents », souligne Matthias Van Halst. « Voir certains d'entre eux se planter complètement, car ils ont largement sous-estimé les particularités du foot, n'a rien de surprenant. En voir s'investir sans s'ingérer dans ce qu'ils ne maîtrisent pas, nommer les bonnes personnes aux bonnes places, c'est un gage de réussite. » La réussite dépend aussi de la perception des supporters. À Manchester United, le rachat en 2005 par la famille Glazer selon le système de LBO (en gros, les dividendes du club servent à rembourser l'emprunt contracté pour le rachat) a endetté le club (même si les dépenses au mercato n'ont pas toujours été minimales). « Les supporters ont créé un autre club en marque de protestation », note Trudo Dejonghe. « Les fans pensent souvent que l'argent amène le succès immédiat mais les Américains sont là pour la bonne santé des comptes. Au Standard, ils vont faire table rase et il ne faudra pas s'étonner de certains départs. Si cette gestion à l'américaine n'apporte pas un succès rapide, je serai curieux de voir la réaction des supporters qui s'affichent avec l'effigie de Che Guevara... »

## l'acteur « Conserver un ancrage local est primordial »

PH.G.

Waesland-Beveren bat pavillon américain avec à sa tête un CEO français, Antoine Gobin, devenu le plus jeune directeur d'un club de foot belge, et européen, à 31 ans. « On parle toujours de Bolt Holdings mais il s'agit en fait de Globalon », explique-t-il. « Notre structure est celle qui est propriétaire d'Estoril, d'Alcorcon et maintenant d'ADO Den Haag. Les investisseurs sont les mêmes, Globalon est leur véhicule pour le management dans le football européen. »

L'apport d'une nouvelle culture d'entreprise n'a pas coupé les racines du club waeslandien. Le maintien de l'ancrage local sous-tend les actions de la nouvelle direction. Les démarches entreprises pour retrouver le nom de Beveren (comparable à l'action « Carolos are back » au SC Charleroi en 2012), le recrutement de joueurs qui parlent au public (Louis Verstraete, Guillaume Gillet, Abdel el Badaoui) vont au-delà du symbole. « Je ne suis pas venu ici juste pour serrer les mains mais pour m'imprégner de ce qu'est Beveren », poursuit Antoine Gobin. « Je ne touche pas au sportif. Il y a un potentiel dans la ville et dans la région et je suis là pour l'exploiter. Évidemment, c'est plus facile quand on a des résultats et qu'on évolue en première division. In fine, ce sera le but mais cela ne veut pas dire qu'on doit attendre de remonter pour tisser des liens avec la communauté locale, les écoles, les clubs du coin, les associations du coin. Être présent là où le club ne l'était pas depuis des décennies. Waesland-Beveren était en D1A mais n'avait pas la structuration pro digne de ce niveau. On a investi dans nos outils pour l'équipe première : un nouveau terrain d'entraînement, un nouveau gymnase, de nouveaux écrans pour le staff, des systèmes de data. Les collaborateurs ont des objectifs et des rôles plus clairs... Nos nouveaux président et vice-président sont de Beveren. Ils sont là quand j'ai envie de poser des questions, d'ouvrir des portes. La moitié du Port d'Anvers se trouve sur le territoire de Beveren, c'est un beau potentiel d'exposition commerciale. »

Le contact avec les autorités locales

est primordial. « La Commune était hésitante parce que le club a été très local depuis le tout début. C'était très différent maintenant d'avoir tout d'un coup des conversations avec moi qui apprend le néerlandais. Il fallait créer des liens de confiance et cela prend du temps de convaincre. Je vois le bourgmestre une fois par mois. Il était "scie" quand je lui ai demandé si je pouvais mettre 300.000 euros dans un terrain qui reste propriété de la Commune... Nous ne dépenserions pas autant sans un projet sur plusieurs années. »

Tout cela dans le contexte du footgate. « Il y a des images du club. Une grosse partie de mon travail est de changer cette image. Si j'ai été invité avec d'autres membres de la Pro League à faire partie de task forces autour de la billetterie, des blanchissements de fonds, cela montre que nous ne sommes plus le club d'avant... Il y a un désir en Belgique de s'améliorer et de changer de dimension pour éliminer ce passé turbulent pour le foot belge. Nos anciens administrateurs impliqués ne font plus partie du club. »

L'apport d'une nouvelle culture d'entreprise n'a pas coupé les racines du club waeslandien

L'arrivée de John Textor au RWDM, investisseur comme David Blitzter (Bolt Holdings) à Crystal Palace, a soulevé une question sur un possible conflit d'intérêts entre deux clubs de D1B qui visent le même objectif. Le transfert de Jacob Montes au RWDM, après avoir été prêté d'abord à... Waesland-Beveren, n'est pas passé inaperçu. « John était au stade quand nous avons reçu le RWDM... et c'était la première fois que je le rencontrais. J'en avais parlé avec Thierry Dailly et son CEO Serge Beers, également avec le manager des licences. Dès le début, on a été très transparent sur qui sont nos investisseurs et leurs engagements dans le foot. De l'extérieur, je sais que cela peut paraître bizarre mais nos investisseurs font chacun de leur côté. Textor est à Botafogo, pas nous. Je sais que les deux clubs vont être gérés de manière autonome et indépendante, aucun souci là-dessus. »

## l'expert « Le foot belge est maintenu artificiellement en vie »

PH.G.

Le phénomène des investisseurs étrangers et plus récemment nord-américains n'a pas échappé à l'attention des observateurs de notre championnat dont Trudo Dejonghe, économiste du sport à la KUL. « Je ne pense pas que les Américains ont quelque chose de plus mais on peut espérer qu'ils ont gagné leur argent d'une manière plus légale que ceux d'Europe de l'Est ou de Chine. S'ils viennent spécifiquement ici, c'est parce que tout est autorisé en Belgique. Le propriétaire d'Ostende a bien dit qu'il n'est pas venu pour le KVO, pour la mer mais en fait parce qu'il n'y a pas de régulation en Belgique... »

Même Bruges a accueilli un investisseur américain. « Pour une raison que je ne m'explique pas, au sud du pays, on a du mal à envisager le foot avec un regard économique. Voyez Mouscron, Seraing et maintenant le Standard... Pour différentes raisons, il n'y a pas assez d'argent en Wallonie pour entretenir un club. Vous n'avez pas un Gheysens, un Coucke, un Verhaeghe – ou si vous les avez, ils ne veulent pas investir. Si vous regardez la première moitié du classement, il n'y a que l'Union qui est détenue par un étranger. Dans l'autre moitié, c'est l'inverse avec Zulte Waregem comme seule exception. »

### « Problème structurel »

Il reste critique de la santé économique du football belge, même si le rapport du fair-play financier de la Pro League se

veut optimiste. « Il est question de 140 millions de pertes mais, au Standard notamment, elles existaient déjà avant le corona, il y a un problème structurel. Je le clame depuis 20 à 25 ans : il faut moins de clubs pros en Belgique. L'offre est trop importante en Belgique par rapport à la demande. On n'a pas le marché pour entretenir 26 clubs. Si on compte les équipes qui sont tombées en faillite ou celles qui l'ont évitée de peu en étant rachetées, on arrive à mon chiffre de 14 : 14 clubs en D1A et plus d'obligation d'être pro en D2. Des Playoffs 1 à 8, des Playoffs 2 pour désigner trois descendants et ainsi permettre plus de mouvements entre les divisions. Je trouve qu'il y a du laisser-aller du côté de la Commission des Licences. Le fonctionnement de la Pro League pose aussi problème, ce n'est pas une institution indépendante comme dans le sport américain par exemple. »

Les portes du football belge sont largement ouvertes à d'autres investisseurs. « Oui mais ce n'est jamais la solution à long terme. J'appelle ça de l'argent exogène, de l'argent qui vient de l'extérieur. Est-ce sain d'être constamment sponsorisé ? J'appelle ça être sous perfusion. Si tu retires la prise, c'est fini, c'est la faillite. On l'a vécu avec les charbonnages et les industries métallurgiques. Économiquement, le football belge est malade et on le maintient en vie de manière artificielle. Il faut absolument le sortir de ce système. Les nouveaux investisseurs remettent de l'ordre dans les chiffres mais les clubs ont vendu leur âme. »

### Les clubs européens sous investissements américains

#### Angleterre-pays de Galles

Aston Villa  
Arsenal  
Crystal Palace  
Liverpool  
Manchester United  
Burnley  
Fulham (D2)  
Barnsley (D2)  
Coventry (D2)  
Millwall (D2)  
QPR (D2)  
Swansea (D2)  
Ipswich (D3)  
Plymouth (D3)  
Portsmouth (D3)  
Wycombe (D3)  
Sutton (D4)  
Dagenham and Redbridge (D5)  
Wrexham (D5)

**Belgique**  
Ostende  
Standard  
RWDM (D1B)  
Waesland-Beveren (D1B)  
Mandel United (Nationale 1)

**Danemark**  
SonderjyskE  
Esbjerg  
FC Helsingor (D2)

**Ecosse**  
Hibernian  
**Espagne**  
Majorque  
Alcorcon (D2)

**France**  
Marseille  
Lille  
Toulouse (L2)  
Le Havre (L2)  
Caen (L2)  
Nancy (L2)

**Italie**  
Atalanta  
Fiorentina  
Genoa  
Milan AC  
AS Rome  
Spezia  
Venise  
Pise (D2)  
Ascoli (D2)  
Parma (D2)  
SPAL (D2)  
Cesena (D3)  
Campobasso (D3)  
**Pays-Bas**  
ADO La Haye (D2)  
**Portugal**  
Estoril  
Casa Pia (D2)  
**Suisse**  
FC Thun (D2)